

2 Temps fort

Les orphelins de Marioupol en attente d'un statut S

UKRAINE Dix orphelins ukrainiens accompagnés par leur mère d'accueil sont hébergés dans un village de montagne tessinois. Depuis deux mois, ils ne peuvent plus aller à l'école, faute de statut S. Ils témoignent des bombes, de leur périple et de leurs attentes

TEXTE: FRÉDÉRIC KOLLER, ASTANO
PHOTOS: SABINE CATTANEO
POUR LE TEMPS

@frederickoller

Le chat Ryzhiy (Rouquin, en français) a une oreille trouée. L'animal a été blessé par un obus, le printemps dernier à Marioupol. Couché sur le rebord de la fenêtre, profitant du soleil, il veille à présent sur la pièce transformée en salle de classe où dix enfants Ukrainiens suivent un cours d'italien. Dix orphelins qui ont parcouru plusieurs milliers de kilomètres depuis la ville martyre à travers la Russie, la Biélorussie, la Lettonie, la Pologne, la Tchéquie et l'Autriche avant de trouver un refuge en Suisse.

«Ils étaient vivants, puis morts»

C'était le printemps dernier. Leur maison, bombardée, était en feu. Natalya, à qui les autorités de Marioupol ont confié les enfants, avait une nouvelle fois réussi à sauver tout son monde, y compris les chiens. Seul Rouquin était resté introuvable. Les enfants l'avaient cherché partout. Avant qu'il ne réapparaisse, une oreille en sang. Depuis, le chat ne les quitte plus des yeux. Derrière Rouquin, on voit poindre le clocher d'Astano, un village de 300 âmes situé dans les montagnes tessinoises. C'est là, à une vingtaine de kilomètres de Lugano, que Natalya, les enfants et leurs animaux ont posé leurs valises, après avoir vécu l'enfer.

Le 24 février dernier, Marioupol a été l'une des premières cibles de l'offensive russe contre l'Ukraine. Ce matin-là, Natalya attendait la visite d'une équipe de télévision locale lorsqu'elle a entendu le premier tir d'un missile. «J'ai cru que ce serait comme en 2014, raconte-t-elle d'un ton neutre. Bien sûr qu'on se prépa-

rait à une offensive. Mais personne ne voulait y croire.» Les autorités n'avaient alerté «ni les civils, ni les enfants» d'une attaque. L'équipe de télévision n'est jamais venue. Une des premières bombes tuera une proche de Natalya, ainsi que les neuf orphelins dont elle avait la charge. C'était une mère d'accueil. Comme Natalya et une quarantaine d'autres femmes de la ville portuaire.

En 2014, une première offensive russe avait été repoussée à une vingtaine de kilomètres de la ville. Cette fois-ci, encerclée, la défense ukrainienne va peu à peu céder. Dans les semaines qui vont suivre, Marioupol sera systématiquement anéantie, rasée, quartier par quartier. Dès le mois de mars, il n'y a plus d'électricité, puis plus de chauffage, enfin presque plus d'eau ni de nourriture. L'appartement qu'occupaient Natalya et les enfants, au onzième étage d'un immeuble, sera plusieurs fois bombardé jusqu'à devenir inhabitable. La maison où elle trouvera refuge sera à son tour soufflée par un obus. «Il ne restait plus qu'un plat de viande sur

le poêle à bois», se remémore-t-elle. Lorsqu'elle partait en quête de nourriture, Natalya croisait parfois des gens qui se chauffaient au bois dans la rue. Sur le chemin du retour, elle les retrouvait étendus, raides. «Ils étaient vivants, puis morts, d'une minute à l'autre.» Il y aurait eu 87 000 morts et 26 000 disparus à Marioupol, selon les autorités ukrainiennes.

Natalya, dans un premier temps, ne songe pas à fuir. Pour aller où? Combien de gens ont été tués en tentant de partir? Elle priait. Ce n'est qu'à l'arrivée des autorités d'occupation russes, en mai, qu'elle se décide. Après trois tentatives infructueuses de gagner les territoires sous contrôle ukrainien, elle profite, le 24 septembre, d'un «convoi humanitaire» vers la



Carte: Le Temps, contributeurs OpenStreetMap

Russie pour rejoindre la Biélorussie, puis l'Europe. C'est ainsi que Natalya a pris la route avec deux de ses enfants et huit autres orphelins de 7 à 18 ans, tous originaires de Marioupol – ainsi que quatre chiens et un chat.

Pendant ce temps-là, au Tessin

Pendant ce temps-là, au Tessin, une association s'active depuis des mois pour préparer un accueil. A sa tête, Paolo Bernasconi, ancien procureur du canton. «Dès le début de la guerre, il y a eu un élan spontané pour accueillir des Ukrainiens. De nombreux Tessinois sont allés en voiture en Pologne chercher des centaines de personnes fuyant la guerre, raconte l'avocat à son étude de Lugano. Il y avait un besoin particulier pour les orphelins. Alors nous avons lancé cette opération philanthropique.»

L'Association Casa Astano est créée avec de nombreux bénévoles pour réaffecter un hôtel et une auberge de jeunesse inoccupés. Selon l'Unicef, il y a 100 000 orphelins en Ukraine. Astano pourrait accueillir une trentaine de mineurs. Contactée par l'association, l'ambassade d'Ukraine à Berne explique, dans un premier temps, qu'il n'est pas question de



Valentya, 7 ans, et le chat Ryzhiy pendant le cours d'italien. En arrière-plan, à gauche, Davyd, 8 ans (ASTANO, 13 FÉVRIER 2023)

donner son accord s'il s'agit d'adoption. C'est finalement l'association Tipiti – dont deux centres d'accueil d'orphelins à Gilly, dans le canton de Vaud, et à Rehetobel, en Appenzell, sont complets – qui va permettre d'entrer en contact avec Natalya.

Pris en charge depuis la Pologne, le petit groupe arrive mi-décembre dans un village qui se prépare depuis des mois à le recevoir. Les écoliers d'Astano offrent des dessins. A Noël, les réfugiés sont invités à une «panettonade», le partage du panettone. «Début novembre, nous avons invité la population à une séance d'information, explique Luisella De Martini, membre du comité de l'association et spécialiste des questions socio-éducatives. La salle était pleine. Il y avait beaucoup d'interrogations. Nos explications ont permis de dissiper les craintes.» La peur peut faire place à la solidarité.

Ce que n'avait pas anticipé l'association, c'est la résistance des autorités. Le canton du Tessin ayant atteint son quota de réfugiés ukrainiens au bénéfice d'un statut S, il faut obtenir l'aval de Berne. Ce qui devait être un droit se transforme en impasse administrative. Enregistrés le 19 décembre auprès du Secrétariat d'Etat aux migrations (SEM), Natalya et les enfants n'ont toujours pas reçu de réponse. Sans permis, les enfants ne peuvent être scolarisés et Natalya ne perçoit aucune aide de l'Etat. Une précarité qui est compensée par la générosité des habitants et le soutien financier de l'association. Mais à l'heure où l'on parle de milliers d'enfants ukrainiens déportés par les autorités russes, Paolo Bernasconi s'interroge: «Est-ce que ces fonction-

naires ne devraient pas suivre un cours de psychologie pour comprendre ce qu'est un traumatisme de guerre?» «Dès que nous aurons reçu les réponses nécessaires du canton concerné pour pouvoir procéder à l'attribution, ces enfants recevront le statut S, répond Anne Césard, porte-parole du SEM. Cela devrait intervenir prochainement.»

«Ciao, lo sono Igor»

«Ce sera la maison? Une maison qui n'est pas détruite?» C'est la première question qu'a posée Valentyna, 7 ans, lorsqu'on l'a installée dans sa nouvelle chambre de l'hôtel d'Astano. Elle est polytraumatisée. Par les bombes. Et par

«Les maisons brûlent. Les gens courent. On ne sait jamais quand viendra la prochaine bombe»

IGOR, 12 ANS

l'abandon de sa mère. Quand Davyd, 8 ans, voit un adulte, il l'enlace et explique qu'il «veut un papa qui le prend sur les genoux». Il a subi les bombardements et la maltraitance, son père l'ayant longtemps enfermé. En attendant la décision du SEM, les enfants suivent la classe à l'hôtel avec l'aide d'une villageoise enseignante d'italien et d'une traductrice ukrainienne, Karina, elle-même au bénéfice d'un permis S avec sa fille de 4 ans.

Quand on demande à Ilya, l'un des deux fils de Natalya, ce qui a été le plus dur lors de leur fuite, il répond: «L'attente à la frontière lettone. Cela a duré neuf heures. On ne savait pas s'ils nous laisseraient entrer en Europe. Sinon, j'ai vu des beaux paysages.» Il veut apprendre l'italien pour faire un apprentissage d'ingénieur du son. A 20 ans, il ne voit pas son avenir en Ukraine car, à Marioupol, «tout a été détruit». Nelli, 17 ans, n'a aucun souvenir de ce voyage. Elle s'occupait des chiens et de Rouquin. Elle nourrissait les animaux avec des pots pour bébés, «comme pour des membres de la famille». Nella veut devenir vétérinaire. Elle compte retourner à Marioupol, où vivent toujours ses parents. Peu importe que ce soit ukrainien ou russe.

Igor, 12 ans, se présente en montrant l'écran de son vieux Nokia sur lequel est écrit «Ciao, lo sono Igor». Son père est mécanicien. Il veut devenir chauffeur pour reconduire tout le monde à Marioupol, «quand la guerre sera finie». Dans son petit carnet, il y a toute une page de numéros de téléphone. Mais plus un copain ne répond. Depuis l'occupation russe, le réseau a changé. Il collectionnait les pièces de monnaie ukrainiennes et russes, qu'il a emportées dans un petit sachet en plastique qui contient aussi une carte postale de Saint-Petersbourg. Il rêve de visiter cette ville. Des bombardements, il lui est difficile d'en parler. «Les maisons brûlent. Les gens courent. On ne sait jamais quand viendra la prochaine bombe. Chaque jour c'est l'apocalypse.»



Karina, réfugiée ukrainienne elle-même, traductrice et volontaire pour Casa Astano, donne un cours d'italien. (ASTANO, 13 FÉVRIER 2023)



Karina corrige un exercice dans le cahier de Nelli, 17 ans. (ASTANO, 13 FÉVRIER 2023)



Natalya, mère ukrainienne, pendant le cours d'italien. (ASTANO, 13 FÉVRIER 2023)

C'est Karina, l'interprète, qui fond en larmes. «Excusez-moi. Ma mère est retournée à Zaporijjia, mon frère est sur le front et mon mari est mobilisé dans une usine d'avions. On voudrait tout oublier.» La veille, à 13h30, un exercice national d'alerte a provoqué la panique dans l'hôtel. Au son de la sirène, les plus petits pleuraient, les grands étaient paniqués, les chiens se sont enfuis et Rouquin est resté tétanisé. Casa Astano a obtenu de la commune qu'elle renonce à l'exercice anti-incendie de l'hôtel. «Pour eux, une sirène, c'est une bombe», note Luisella De Martini.

«Madre Coraggio»

Pendant le cours d'italien, un villageois fait irruption avec un fromage. Beppi, un retraité, passe régulièrement pour les petits travaux d'entretien. Un voisin gère l'informatique. Roberta aide à l'organisation des cours et assure le contact avec les autres villageois. «Il y a beaucoup d'émotions, dit-elle. Les enfants sont heureux ici. Ils sont en lieu sûr. Ils dorment bien, ils mangent et ils ont une maison», poursuit Natalya. «Madre Coraggio», comme l'appellent désormais les villageois, est réservée et pieuse. Cette guerre n'a aucun sens pour cette femme dont la mère est Russe, le père Biélorusse et les grands-parents Ukrainiens. Elle se souvient que, petite, les touristes russes venaient se baigner à Marioupol. «Comment se haïr? Les ennemis sont ceux qui ont détruit la ville, ce ne sont pas tous les Russes.» La ville que reconstruisent les occupants sera un autre Marioupol. «Une ville reconstruite sans amour.» ■

«Il faut en faire de même pour les réfugiés syriens ou afghans»

RÉPIT Le ministre valaisan des Affaires sociales, Mathias Reynard, s'est rendu hier au sein de l'établissement Les ailes de l'espoir, qui accueille 60 orphelins ayant dû fuir la guerre en Ukraine. Pour le socialiste, cet exemple doit guider l'action de l'Etat en matière d'accueil

PROPOS RECUEILLIS PAR GRÉGOIRE BAUR
 @GregBaur

L'établissement se trouve sur la rive sud du Léman. A quelques minutes à pied seulement de la gare du Bouveret. L'Ecole des Missions est, selon son objectif premier, «un lieu de rencontre, d'échange, de prière». «Vous y serez accueillis pour une journée ou pour un séjour plus long, que vous soyez seul, en famille, en petit ou grand groupe», indique le site internet dédié à ce lieu, qui avait pour vocation d'accueillir des camps ou des séminaires. L'imparfait est de rigueur, car cette maison d'accueil est fermée depuis fin 2017. Fermée, mais pas inhabitée. Depuis juin 2022, l'établissement est le lieu d'accueil d'une soixantaine d'orphelins ukrainiens et de leurs accompagnants, ayant dû fuir la guerre.

En tout, 74 personnes vivent dans cette maison qui a repris vie sur les bords du Léman: 64 jeunes, âgés de 8 à 18 ans, et dix adultes accompagnants. De l'Ukraine, ils ont transité par la Pologne, avant de poser leurs valises sur le territoire de la commune de Saint-Gingolph. En mai dernier, l'Etat du Valais indiquait, dans un communiqué, que «l'arrivée de ces enfants fait suite à la demande des autorités ukrainiennes», et qu'elle «a été conduite avec le soutien des autorités fédérales et de personnes privées suisses». Le canton précisait également que les orphelins restaient «sous la responsabilité des éducateurs et

du personnel d'encadrement ukrainien», tout en soulignant que «le Service de l'action sociale, en collaboration avec le Service cantonal de la jeunesse, assurera leur accueil et leur accompagnement».

Un peu plus de huit mois après leur arrivée en Suisse, Mathias Reynard, le ministre cantonal des Affaires sociales, s'est rendu, ce jeudi, sur place, au sein de l'orphelinat baptisé «Les ailes de l'espoir».

Comment vont ces enfants aujourd'hui? Ils ont des parcours extrêmement difficiles, mais ils vont bien. Nous avons réalisé des bilans personnalisés de santé, que ce soit physiques ou psychologiques, à leur arrivée. Et nous les accompagnons, tous les jours. Globalement, tout ce qui a été mis en place fonctionne. Les enfants sont scolarisés, sur place pour les plus jeunes d'entre eux ou dans les écoles de la région pour les plus âgés. De nombreuses activités culturelles ou sportives sont proposées par différentes associations de la région, ce qui facilite aussi leur intégration. Ils sont désormais dans un lieu calme et emprunt de sérénité, et nous faisons tout pour leur offrir le meilleur cadre de vie.

Pourquoi avoir décidé d'accueillir ces orphelins en Valais? Tout a débuté par un coup de téléphone d'une personne très engagée dans le soutien de personnes devant fuir la guerre en Ukraine. Elle avait reçu une demande d'un orphelinat de Marioupol qui devait évacuer et quitter la ville, mais ne trouvait aucun lieu pour être accueilli. Je lui ai dit oui, tout de suite, même si le défi était énorme. Ce qui est merveilleux, c'est que les services de l'Etat du Valais ont joué le jeu et se sont engagés dans cette aventure. Sans cela, nous n'aurions pas pu le faire.



«Nous avons pu changer la vie de 60 orphelins. Nous pouvons difficilement faire quelque chose de plus fort et de plus beau»

Le Valais pourrait-il accueillir d'autres orphelins, fuyant la guerre en Ukraine? Oui, bien sûr. Nous accueillons chaque jour, ou presque, des personnes venues d'Ukraine. Il y a parmi elles, des mineurs non accompagnés, qui ont besoin d'un soutien spécifique. Le défi est de mettre à disposition de ces personnes des hébergements. Jusqu'à aujourd'hui, grâce à l'insertivité et la solidarité, nous avons réussi à le faire, sans avoir recours à des abris de la protection civile. Nous avons utilisé des appartements, des hôtels, des résidences secondaires ou encore des colo-

nies de vacances. Nous disposons ainsi d'un grand nombre de lieux et l'offre continue de s'étoffer. Nous prévoyons d'ailleurs, dans cette optique, l'achat d'un bâtiment à Brigue (le parlement devra valider cet achat lors de sa session de mars, ndr).

L'accueil de ces réfugiés dans des abris PC serait la limite que vous ne voulez pas franchir? Non, nous devons de toute façon faire notre part en accueillant 4% des réfugiés arrivant en Suisse. Notre politique est d'essayer d'éviter cette solution, mais il n'est pas impossible que nous devions avoir recours à ces abris à l'avenir. La situation évolue très rapidement, nous avons accueilli 23 personnes rien que lors de la journée de lundi. L'essentiel est d'offrir un toit à ces personnes et si nous devons en loger dans des abris PC, nous le ferons. Nous avons d'ailleurs un abri à Sion et qui peut être utilisé en cas d'absolue nécessité. C'est le cas également d'une salle de gym à Ovronnaz.

L'accueil de ces réfugiés dans des abris PC serait la limite que vous ne voulez pas franchir? Non, nous devons de toute façon faire notre part en accueillant 4% des réfugiés arrivant en Suisse. Notre politique est d'essayer d'éviter cette solution, mais il n'est pas impossible que nous devions avoir recours à ces abris à l'avenir. La situation évolue très rapidement, nous avons accueilli 23 personnes rien que lors de la journée de lundi. L'essentiel est d'offrir un toit à ces personnes et si nous devons en loger dans des abris PC, nous le ferons. Nous avons d'ailleurs un abri à Sion et qui peut être utilisé en cas d'absolue nécessité. C'est le cas également d'une salle de gym à Ovronnaz.

Personnellement, que souhaiteriez-vous que le Valais fasse de plus? Il est déjà extrêmement important de poursuivre ce que nous faisons aujourd'hui. Nous nous démenons pour accueillir les réfugiés venant d'Ukraine, mais nous devons en faire de même pour ceux arrivant de Syrie ou d'Afghanistan. S'il existe, aujourd'hui, une belle solidarité, leur accueil demeure fragile, certaines personnes préférant le rejet de l'autre à son accueil. La solidarité qui existe aujourd'hui fait chaud au cœur. Grâce à elle, nous avons pu changer la vie de soixante orphelins qui vivent à Saint-Gingolph. Nous pouvons difficilement faire quelque chose de plus fort et de plus beau. Je tiens à ce que cette dynamique se poursuive. ■